

## Pourquoi

Pierre Ouellet

Volume 44, Number 4 (258), November 2002

Face au monde, figures du poète

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33015ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Ouellet, P. (2002). Pourquoi. *Liberté*, 44(4), 103–108.

# Pourquoi

Pierre Ouellet

Pourquoi penser, écrire, agir ? Pourquoi ne pas simplement être, devenir, paraître ? Parce que nous ne sommes pas finis... en tant que choses. Simples étants. L'être humain n'est pas achevé, comme chose vivante, affaire mortelle. Comme truc en vie. Il est inachevable. Toujours à recommencer. Parce qu'on se rate, tout le temps. Rate l'homme, en soi, et rate sa vie, qu'il faut reprendre depuis le début. Depuis le néant d'où on les tire et les retire, recréant le monde à tout bout de champ, refaisant l'homme *ex nihilo*, revivant sa vie *in absentia*, dans la mémoire et dans l'oubli, le rêve, la nostalgie, l'indécrottable mélancolie.

L'Homme n'est pas une affaire classée. Son dossier traîne sur le bureau. Ouvert à la page où l'on dirait qu'une main étrange efface à chaque jour les preuves de son existence, le nom qu'il est censé porter, les alias, les pseudonymes, les surnoms, les sobriquets, les diminutifs, les hétéronymes,

les noms de plume et de goudron, les noms d'emprunt à court ou à long terme, et la photo aussi, de face et de profil, qui l'identifie, l'authentifie, dans ce passeport pour la mort et pour la vie lointaine qu'est la fiche signalétique en noir et blanc, en bien et mal, en vrai et faux de l'animal parlant, pensant et agissant qu'on appelle l'espèce humaine, l'être mortel dont la finitude n'a pas eu de causes et n'aura jamais de fins.

La finitude est sans finalité : un dénouement pour rien, auquel il faut donner un sens, un nom, une voix, ne serait-ce que pour signifier aux autres et à soi-même qu'il n'en a pas et n'en aura jamais. De l'insensé qui se répète, à quoi seul le poème met fin, renvoyant à la ligne à tout bout de vers, dans les rejets et les enjambements, comme si l'être était au bout de son souffle à chaque seconde où il le reprend... pour le rendre aussitôt à ce qu'on appelle *néant*... parce qu'on n'ose pas lui donner son nom, qu'on garde pour soi, pour son visage défait, qui est du néant encore mais bien moins grand, bien moins profond.

C'est un désêtre permanent. Tout nous arrête, nous fige en nous-mêmes, à demi vivants. Condamnés à nous survivre. Voué à finir, l'homme manque à chaque instant sa propre fin, que sa pensée et sa parole reprennent depuis les commencements. Cette reprise s'appelle *poésie* : elle recoud l'origine et la toute fin, l'ouverture à la clôture, l'incipit et la clausule, le préambule à l'épilogue en une seule et même

histoire, une seule et même vie, remplie de sutures, de coutures, de cicatrices. Un seul et même fil, plein de nœuds. Une seule longue phrase, que les mots et les rimes nouent en d'infimes nœuds coulants, coupants, qui étouffent, égorgent, étranglent.

La vie ne finit pas d'elle-même dans l'homme qui la vit : il doit la finir de ses propres mains, la conclure en un récit, quelques vers, des larmes, des cris, des rêves et des mémoires sans fin. L'homme n'est pas achevé, pas assez fait pour être parfait : il doit parachever ce qui en lui reste esquissé et à jamais, ce qui se dessine dans la réalité que son peu de réalité à lui efface à mesure, gomme et rature. Il doit *se finir* en pensée, en parole, en poésie. S'achever en silence, se parfaire dans un dernier cri. Il n'arrive à maturité que dans ce dernier mot qu'il aura sur tout, sur la vie elle-même par-dessus tout, dont le sens et l'écho prolongent son pouls par-delà toute fin, par-delà l'homme qu'il est et n'est déjà plus, sous-homme qui se survit dans le sous-entendu de cette ultime parole que le mort dont il emprunte peu à peu l'identité commence à peine de prononcer.

On est aux arrêts. Écroué dans sa propre vie. Séquestré dans sa petite réalité. Sans autre possibilité de s'évader de soi, d'ici, de vivre, que par la pensée et par la voix, dans la parole et le geste réunis en une trace ou un écrit, écho gravé, fossile sonore, poème, théâtre, récit qui sont des « fuites » dans cette geôle de l'être, la taule à vie qu'est le

fait d'exister, de rien qu'exister. Des brèches par où s'écoule un petit peu encore de liberté, un filet d'air libre, une larme libérée : l'égouttement lent des heures qui nous sont comptées, que notre souffle à demi coupé transforme en vers, en mètres, en rimes, en rythmes, en césures et en pieds. La poésie ? Les bâtonnets qu'on grave jour et nuit sur la paroi des oubliettes à ciel ouvert où l'existence nous jette, non pas pour compter les secondes qu'il nous reste à vivre et les enchaîner en une clôture de petits traits qui redouble celle qui nous entoure et qu'on ne peut sauter, mais pour ponctuer d'une pensée pauvre, minime, minable, d'une écriture appauvrie, d'une poésie de potache, d'un morse débile et répétitif comme un battement de cœur, un encéphalogramme de comateux, le vide d'une vie, la vacance du sens, la vacuité de l'être, la vanité d'y croire encore, quand tout est défiance et mécréance, insignifiance sans fond.

Il ne faut pas s'engager dans le monde mais dégager le monde de soi. Pour qu'il respire, libre de nous, dans l'air qu'il fait, expire, inspire. À quoi l'on mêle nos mots et nos silences qui le vicie et le polluent, en une sorte de smog qui nous retombe dessus, après. Une lourdeur sans nom, qui pèse sur tout et crée partout des dépressions : des creux, des trous, des gouffres où l'on glisse avec cette pluie, cette bruine, ce brou dont on ne peut plus se dégager, se désengorger, crachin parmi le crachin, chute de rien, brume et embrun de cendres froides, de poussières d'air, avec deux braises, dedans, deux mouches à feu : l'effroi dans le fond de ses yeux.

La poésie n'engage qu'à ça : dégager le ciel pendant l'orage, pour qu'on voie loin, trop loin. Elle redonne un peu de couleur et de profondeur à ce monde plat, écru : une dernière couche de rêves et de regrets sur ce réel trop brut, qui se met à craqueler. Une subtilité, une futilité, une fluidité sur cette énorme grossièreté : le réel, le vrai. Du volatile, du volubile, sur ce mutisme opaque : l'être, la vie. Lucidité du poème : un pot de lucioles pour lampe de chevet. On ne s'éclaire qu'aux mots, plus noirs que la nuit où ils brillent... du reflet sombre que jette dans le monde leur sens le plus profond : celui qu'ils ont perdu en nous, dans nos rêves déçus, dans notre mémoire sans vie.

Les engagés du grand portage des morts et des vivants, du sens que le monde n'a pas, du son qu'il n'émet plus, des derniers feux de la terre qui clignent dans la nuit nue. Voilà le titre qu'on pourrait donner à ces draveurs de mots et de silences, roulant en équilibre sur les vers et les phrases pour les emmener plus loin, au-delà, dans un avenir douteux, et qui finissent eux-mêmes par être emportés puis renversés, les mots leur roulant dessus pour les noyer.

Je ne m'engage à rien, s'écrie le poète. Je ne promets que le poème, qui n'a pas d'avenir. Mais un passé lourd, obscur, dont l'ombre porte jusque très loin dans le futur. Qu'il brouille, trouble, même dans nos rêves les plus prémonitoires, nos mémoires longues, profondes comme des

oublis, notre peu de présent, qui arrive trop tard. Le poète jure : il n'y a rien qui tienne que par le fil de son poème que le monde coupe, le réel dénoue. Il n'enchaîne les mots que pour les libérer d'eux-mêmes : qu'ils roulent les uns sur les autres comme des chiens fous. Dans le grand monde : les déserts, les ruisseaux. Les caniveaux. Assonances et dissonances qui ne riment à rien : à la vie, à la mort, à vous et moi dans la même peau d'âne où elles nous enroulent pour nous faire braire d'une seule et même voix. Unisson des peines et des joies. Chœur de braiments. La vie allitérante : elle glisse sur les mots comme l'eau vive sur les pierres mortes ou bien dormantes, qu'elle ressuscite d'un coup. Tout recommence : les derniers mots seront les premiers, le dernier homme le premier-né. L'histoire est bègue, le poème bêle. Les mots se cherchent. À tâtons dans leur propre nuit. Ils ne trouvent que bredouillements, que bafouillements. Ils découvrent ça : la poésie. La vie bouclée. Bâclée.